

## A MES QUATRE-VINGTS ANS.

O mes quatre-vingts ans ! je vous avais prévus ;  
 Mais je ne vous dis pas : « Soyez les bienvenus ! »  
 Sans doute, et j'en rends grâce à la bonté céleste,  
 Je vous porte gaiement, et d'un air assez leste  
 Mon front, sous votre poids, n'a pas encore fléchi.  
 Et mes rares cheveux ont à peine blanchi  
 Dans les courses qu'à pied me prescrit l'hygiène.  
 D'un fossé de cinq pieds ma prestesse se rit ;  
 Et dût certain Zoïde en crever de dépit,  
 Les vers que fait jaillir ma verge octogénaire,  
 A qui m'entend n'ont pas l'air de déplaire.  
 Mais si la main du temps m'a faiblement touché,  
 Ce marcheur éternel n'en a pas moins marché,  
 Je suis, bon gré, mal gré, bien forcé de le suivre ;  
 Et plus on a vécu, moins il nous reste à vivre,  
 Car si j'en crois l'extrait, signé par mon curé,  
 Voltaire, quand je vins, n'était pas enterré.  
 J'ai vu ce que jamais n'avaient vu nos ancêtres,  
 L'État changer dix fois de régime et de maîtres,  
 Et quand je vois enfin les hommes de mon temps,  
 Et même mes cadets, souffreteux, impotents,  
 Dont le sourire accuse une bouche édentée,  
 Qui, la tête branlante et l'échine voûtée,  
 Traitent leurs pas pesants sur l'asphalte où je cours,  
 Il faut bien, malgré moi, que je compte mes jours.  
 Hé bien ! soit : je vieillis et souffre sans colère  
 Qu'entre la tombe et moi l'espace se resserre,  
 Quand mon cœur, mon esprit, bravant l'hiver des ans,  
 Ont encore la verdure, le feu de mon printemps,  
 Ce cœur, qu'à trop souvent froissé la calomnie,  
 Bat au nom de la gloire, au saint nom de Patrie,  
 S'attendrit aux récits d'une belle action,  
 Frémit d'une injustice et d'une oppression ;  
 A pour les maux publics des larmes toujours prêtes,  
 Et tressaille d'espoir au chant des grands poètes.

VIENNET.—(Épîtres et Satyres).

## HISTOIRE.

## Vercingétorix

(L'an 52 avant J. C.)

Au sommet de l'un des escarpements du mont Auxois, près de Semur, en Bourgogne, s'élève une statue devant laquelle le voyageur s'arrête avec respect : fier et menaçant, les cheveux soulevés par la tempête, les mains crispées sur la poignée d'un glaive, le héros dont le bronze a reproduit les traits, Vercingétorix, semble invoquer le combat et défier l'ennemi.

Dans ce défenseur de la Gaule contre les Romains, nous saluons le premier Français.

La Gaule est l'ancien nom de la France, et les Gaulois sont nos pères.

De haute taille, la voix rude et retentissante, les yeux ardents, bien que d'une nuance bleue, le corps bariolé, les cheveux tombant en désordre sur leurs épaules et teints en rouge ; toujours prêts au combat, pleins de mépris pour le danger, les Gaulois inspiraient à leurs ennemis l'étonnement et la terreur.

Ils se servaient dans les batailles d'un glaive tranchant, mais sans pointe, d'un épéon durci au feu, de flèches et d'une longue pique ; ils maniaient aussi la fronde. Leur bras gauche portait un bouclier peint de couleurs éclatantes, et leur tête était protégée par un casque représentant un mufle de bête féroce.

Presque toujours en armes, non-seulement ils ne pratiquaient ni le commerce ni l'industrie, mais ils les avaient en dédain et les abandonnaient aux esclaves. C'étaient ces derniers qui exploitaient les salines et les mines, qui fabriquaient les armes et les instruments, qui façonnaient en terre ces ustensiles dont on a conservé des spécimens dans nos musées ; qui tissaient les laines, le chanvre et le lin. L'agriculture même, qui est le premier des arts, était à peu près étrangère aux Gaulois. Dans un pays couvert d'immenses forêts, ils ne demandaient à la terre que des productions strictement indispensables ; la chasse leur fournissait le reste. La guerre était donc toute leur science.

Quant à la religion, bien que proclamant le dogme de l'immortalité de l'âme, elle consistait en pratiques superstitieuses et sanglantes. Les prêtres ou druides rendaient un culte aux forêts, aux lacs, aux montagnes ; ils immolaient à leurs divinités des victimes humaines

sur de gigantesques tables de pierre ou dolmens, dont on retrouve encore de nos jours un assez grand nombre dans les plaines de la Bretagne. Les druides n'avaient d'autres temples que d'énormes blocs accumulés sous les chênes séculaires : ils sortaient de leurs retraites dans les occasions solennelles, pour distribuer le blâme ou la louange, et prononcer des jugements. De temps à autre, lorsque les tribus se réunissaient dans quelque fête nationale, ils se présentaient à elles vêtus d'une longue robe, la tête couronnée de verveine ; puis, accompagnant leurs vers des sons de la harpe, ils chantaient les hauts faits des guerriers et les vertus des ancêtres.

Bien avant l'époque de Vercingétorix, les Gaulois s'étaient signalés par leurs expéditions guerrières.

Sous un chef que les Romains, prenant le titre de *breun* (général) pour le nom d'un homme, ont appelé Brennus, ils envahirent l'Italie et se rendirent maîtres de Rome (390 av. J. C.). Ce fut Brennus qui rapporta de cette fameuse expédition un cep de vigne : quelques années après, on faisait usage de vin dans la Gaule. Plus tard, les Romains eurent leur revanche : César, l'un des capitaines les plus célèbres dont l'histoire fasse mention, traversa les Alpes et pénétra sur notre territoire avec ses formidables légions (58).

Son but était la conquête de la Gaule tout entière ; cependant, malgré son génie et le courage de ses soldats, il lui fallut huit ans pour asservir notre patrie. Parmi les généraux gaulois que César eut à combattre, aucun ne lui résista avec autant de valeur et d'habileté qu'un tout jeune homme, chef d'une tribu des Arvernes (habitants de l'Auvergne), Vercingétorix.

Le jeune chef lutta longtemps contre les envahisseurs de son pays. Une dernière grande bataille décida du sort de la guerre ; cette bataille se donna en Bourgogne, aux environs de Semur. Vaincu après des prodiges de valeur, Vercingétorix alla se jeter, à quelques lieues de là, dans une ville nommée Alesia, qui s'élevait sur une montagne escarpée, le mont Auxois, au confluent de deux ruisseaux (1). César jugea prudent de ne point attaquer cette ville de vive force ; il l'entourna de fossés et de palissades qu'il fit flanquer de vingt-trois forts, afin de contraindre les Gaulois à se rendre, en les réduisant par la famine. Vercingétorix tenta de renverser la première ligne ; sa cavalerie, d'abord victorieuse, mais refoulée ensuite par les légions, fut obligée de battre en retraite, en subissant de grandes pertes. Le jeune général, après cet échec, n'ayant plus que pour trente jours de vivres, réunît tous les chefs qui combattaient sous son commandement, et, leur montrant le seul moyen de salut : « Partez, leur dit-il, avant que les remparts dans lesquels on veut vous enfermer soient achevés par l'ennemi ; répandez-vous dans la Gaule, appelez les tribus aux armes, et venez nous secourir ! »

Ces ordres furent exécutés. De toutes parts les Gaulois s'armèrent. Deux cent quarante mille fantassins et huit mille cavaliers accoururent vers la ville assiégée. La garnison, forte de quatre vingt mille hommes, manquant de vivres, commença à désespérer, quand elle aperçut l'armée libératrice : elle la salua avec une immense clameur. Malheureusement, les fortifications élevées par César formaient entre les assiégés et l'armée qui s'avavançait un obstacle terrible. Des deux côtés, et de la ville même et du camp des tribus gauloises, on tenta d'emporter les remparts ; attaques sur attaques, charges de cavalerie, assauts de fantassins, tout fut essayé, mais en vain.

Enfin, après une lutte dernière et acharnée, Vercingétorix, n'ayant pu fuir ses alliés, entra dans la place, il était prêt à s'offrir comme victime aux vainqueurs. On envoya des députés à César : le Romain ordonna que les Gaulois livrassent leur chef et rendissent leurs armes. Le héros de la Gaule n'hésita pas ; il revêtit sa plus riche armure, sauta sur son cheval de bataille, et, traversant au galop la plaine qui séparait les deux camps, se présenta devant César qui siégeait sur son tribunal. Alors, et sans mot dire, il jeta aux pieds du vainqueur son épée, son javelot, son casque, et demeura immobile.

Tant de grandeur toucha les officiers de César ; mais lui, accablant d'injures le chef glorieux dont le crime était d'avoir défendu son pays, le fit charger de chaînes et garrotter. Vercingétorix resta six ans dans une dure captivité, et n'en sortit que pour servir d'ornement au triomphe du conquérant de sa patrie ; après quoi, César lui fit trancher la tête sur la première marche de l'escalier qui conduisait au Capitole. Le christianisme n'avait pas encore enseigné la pitié aux vainqueurs, qui n'avaient d'autre maxime que cette devise du vieux Brennus : Malheur aux vaincus !

EUGÈNE RENOU.

(Les Français.)

(1) L'Oise et l'Osennin, qui se jettent dans la Brenne, un des affluents de l'Armançon.